

***Brèves remarques sur quelques aspects de l'ouvrage
Épistémologie sémiotique – la théorie du langage de Louis
Hjelmslev¹ de Sémir Badir, et en particulier sur le principe
d'immanence***

Régis MISSIRE

Université de Toulouse-Jean Jaurès

Mots clés : sémiotique, Hjelmslev, principe d'immanence, glossématique,

Si nombreux sont les linguistes ayant recours à des concepts comme ceux de *connotation*, de *métalangage* ou encore de *plans d'expression et de contenu*, moins savent que c'est à l'œuvre théorique de Louis Hjelmslev qu'ils les doivent. C'est que ce dernier est en effet surtout connu aujourd'hui dans quelques cantons de la linguistique générale et de la sémiotique structurale. S'agissant de cette dernière, sa pensée a diversement inspiré les œuvres de Roland Barthes et d'A. J. Greimas. Cet héritage s'est transmis en France grâce au travail d'une seconde génération de sémioticiens comme François Rastier ou Claude Zilberberg, qui ont édité, lu, interprété le linguiste danois et se sont soutenus de sa pensée pour développer leurs propres projets théoriques. En dépit de cette place de choix dans le panthéon sémiotique, on ne disposait cependant encore pas en langue française de monographie intégralement consacrée à l'œuvre du créateur de la glossématique. Plus exactement, on trouve bien², publié dans la collection *Figures du savoir* aux *Belles Lettres* en 2000, un ouvrage intitulé *Hjelmslev*, mais, conformément aux objectifs de cette collection, celui-ci remplit avant tout une fonction pédagogique, introduisant aux principaux concepts de l'œuvre (et à quelques vicissitudes de sa réception). Auteur de ce premier ouvrage, Sémir Badir publie chez Honoré Champion, quatorze ans plus tard, un nouvel opus consacré à Hjelmslev, intitulé *Épistémologie sémiotique – La théorie du langage de Louis Hjelmslev*. Si le premier était une introduction, le second est une somme dont l'ampleur (400 pages serrées), l'objectif (montrer que la théorie du langage doit être comprise comme une *épistémologie générale* dépassant les préoccupations des seuls linguistes), les modalités (un déroulement déductif de la théorie assortie de réflexions métathéoriques à visée pédagogique) et l'objet (le recours à tout le corpus hjelmslevien, et tout particulièrement le *Résumé*) l'imposent d'emblée comme un ouvrage unique dans le champ de la sémiotique contemporaine. Si Sémir Badir appartient à la troisième génération de cette famille sémiotique, son travail dans cet ouvrage vient directement s'embrancher à la racine du phylum hjelmslevien, pour des raisons tout d'abord philologiques. La méthode mise en œuvre est en effet celle d'une lecture du corpus hjelmslevien, en particulier du *Résumé d'une théorie du langage*, texte resté inédit du vivant de Hjelmslev, contemporain dans sa rédaction des *Prolégomènes à une théorie*

¹ *Épistémologie sémiotique - La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Honoré Champion, 2014

² Outre le *Hjelmslev*, *Prolégomènes à une théorie du langage* de R. Lindekens, paru en 1975 chez Hatier, non réédité.

du langage et considéré par les spécialistes de Hjelmslev comme présentant, en dépit d'un formalisme qui en rend la lecture particulièrement ardue, la version la plus aboutie de la théorie du langage du linguiste danois. Compte tenu de l'état éditorial, « assez piteux » selon Badir, de l'œuvre de Hjelmslev et des défauts et lacunes des traductions françaises, l'auteur a régulièrement recours aux traductions anglaises, voire aux textes originaux en danois. Pour le texte qui est au centre du travail, *Le Résumé*, la version utilisée est celle traduite et éditée en hypertexte par Alain Herreman³. Le propos général de l'auteur est de « déployer » la théorie du langage de Louis Hjelmslev en la décloisonnant d'un horizon de réception uniquement linguistique pour en faire apparaître la portée universelle, qui est celle d'une épistémologie. Ainsi selon la thèse de Sémir Badir, la théorie du langage de Hjelmslev est « une épistémologie, c'est-à-dire une théorie de la façon dont s'acquiert la connaissance dans et par le langage » (p. 8). La perspective idéaliste qui commande la recherche envisage cette théorie du langage comme une « utopie » qui propose « une construction idéale du langage en tant qu'objet de connaissance » (p. 12). C'est en ce sens que le travail peut être caractérisé comme un « dépliage » de la théorie hjelmslevienne : moins que d'en commenter les spécificités du point de vue externe de la philosophie des sciences ou de l'épistémologie générale (bien que, on le verra, ces aspects-là ne soient pas absents de l'ouvrage), il s'agit d'en développer les conséquences nécessaires, contenues dans les prémisses gnoséologiques et épistémologiques posées par Hjelmslev. Comme l'explique clairement l'auteur, le propos n'est donc pas une analyse *de* la théorie hjelmslevienne, ce qui supposerait un point de vue externe, mais en quelque sorte une *réinvention* : « On n'expose pas un travail comme un objet fini : il faut le reproduire (...) En fait nous adoptons entièrement le point de vue de celle-ci. Pas de position de surplomb, fût-il historique. Cet essai ne porte pas *sur* la théorie du langage de Hjelmslev. Il mène une recherche *en* théorie du langage. » (p. 14), et dans la conclusion de l'ouvrage : « La théorie du langage n'est pas, dans ce qui la constitue, conditionnée par son origine ni dépendante des circonstances dans lesquelles elle peut se faire valoir. Elle est au contraire sans temporalité, c'est-à-dire omniprésente. Et notre travail s'est voulu en être un déploiement. » (p. 363). En somme, puisque la théorie du langage hjelmslevienne se définit comme un « système déductif pur », il s'agit pour Sémir Badir de reprendre la déduction à partir des axiomes du système, en ne se défendant pas de défricher certaines voies non ouvertes par Hjelmslev. L'ouvrage est en ce sens tout à la fois une réexposition rigoureuse du montage théorique hjelmslevien et une exploration de certains de ses secteurs.

L'ouvrage est structuré en 7 chapitres⁴ qui peuvent se regrouper en 3 grandes parties. Essayons de donner un aperçu de leur arrangement interne et des principaux thèmes qui y sont développés. L'introduction et les deux premiers chapitres présentent les objectifs et moyens de l'étude ainsi que des considérations gnoséologiques relatives au problème principal qui se pose à une théorie déductive : celui de sa conciliation avec des données. Le chapitre II (*Théorie*) revient ainsi sur les trois piliers épistémologiques censés assurer cette articulation dans la glossématique, les principes d'*empirisme*, d'*adéquation* et d'*immanence*, le dernier ayant pour fonction de garantir le respect des deux premiers : « l'immanence n'a pas d'autres implications que de rendre la théorie adéquate à son objet ; l'immanence renforce le principe d'empirisme observé par la théorie » (p. 62). Selon Badir, l'immanence hjelmslevienne est le principe qui permet de neutraliser l'opposition entre immanence et transcendance et d'assurer ainsi la conciliation de l'empirique et du transcendantal. L'auteur effectue d'ailleurs un rapprochement avec le criticisme kantien : « (...) dans l'idéalisme transcendantal que Kant plébiscite dans le même temps qu'il le met au jour, c'est le sujet connaissant qui détermine ce qu'il peut connaître et comment il le connaît. C'est à cette *condition* qu'il fait vraiment l'expérience des choses. L'idéalisme transcendantal peut donc se doubler d'un réalisme empirique, comme c'est le cas chez Hjelmslev »⁵ (p. 66). Les trois chapitres

³ <http://resume.univ-rennes1.fr/>

⁴ Suivis d'une annexe proposant une traduction française du texte *Glossematic procedure* de Hjelmslev.

⁵ On pense aussi au *plan d'immanence* de Deleuze (qui parlait « d'empirisme transcendantal ») en particulier de la manière dont il le définit dans le texte *L'immanence : une vie*, dans lequel l'immanence est mise en relation avec un champ

centraux (III. *Sémiotique*, IV. *Texte*, V. *Métasémiotiques*) constituent le cœur de l'enquête et de l'exposition critique de la théorie du langage. Le Chapitre III est une lecture du *Résumé* orientée par la recherche d'une définition consistante de l'objet de la théorie : la *sémiotique*. À l'issue d'un parcours de 40 pages, jalonné par des discussions serrées autour des concepts fondamentaux de la théorie du langage (*analyse, classe, hiérarchie, fonction, fragmentation, système, procès*) et le recours à une interprétation extrinsèque s'appuyant sur les représentations graphiques contenues dans le *Résumé* qui, bien que n'intervenant pas dans la déduction, « offrent de très précieux points de vue sur les définitions qu'elles sont censées représenter » (p. 85), est proposée une définition « éclaircie » d'une sémiotique, que nous livrons ici pour donner au lecteur une idée de la technicité conceptuelle de l'édifice : « Une sémiotique est une hiérarchie dont les plans sont en relation mutuelle en fonction des proportions dans lesquelles entrent leurs dérivés. Mais c'est aussi, et en premier lieu, le complexe de deux analyses continues – une analyse syntagmatique et une analyse paradigmatique – au départ de chacune desquelles ces plans sont établis en guise de première division » (p. 121). Le chapitre IV examine les modalités selon lesquelles le *texte* peut être constitué comme objet de connaissance pour la théorie et comment en son sein peuvent s'administrer les relations entre singulier, général et universel, l'auteur forgeant la notion de texte « épistémologique » pour articuler une réponse à cette question : « Le texte, tel qu'il est visé par la connaissance, n'est jamais considéré comme un objet particulier. Ce qui est visé en lui est au contraire un objet *général*, c'est-à-dire un objet qui rassemble, d'une manière ou d'une autre, des objets particuliers et qui, en les rassemblant, les constitue d'une certaine manière pour la connaissance (...) C'est là, assurément, pour un objet général une caractéristique très spéciale que ce qui fait sa manière d'être général est qu'il soit universel. En fait, ce que l'on établit alors est simplement la possibilité d'existence d'un objet empirique pour la connaissance. Le texte exprime un "il y a quelque chose"; il est le corrélat d'un geste épistémologique selon lequel la connaissance d'un objet empirique est rendue possible. Ce texte-là, en tant que l'épistémologie permet de le qualifier d'universel, ne peut évidemment pas être lui-même un objet empirique. Nous prenons le risque de le qualifier d' "épistémologique", car ce n'est que pour le point de vue d'une épistémologie – d'une épistémologie de la connaissance empirique – qu'un tel texte mérite d'être dégagé. » (pp. 149-150). Les concepts hjelmsleviens de *matière, forme, substance* permettent alors d'éclairer les différents statuts par lesquels passe le texte au cours de l'analyse : « Mais dès que l'analyse produit du résultat, le texte « épistémologique » devient une *classe* pour les constantes que l'analyse aura dégagées à partir de lui. Par cette puissance constitutive de l'analyse, le texte « épistémologique » a donc changé de statut. D'absolument indéterminé il est devenu objet de connaissance, c'est-à-dire un objet absolument déterminant. (...) Pour désigner ce nouveau statut, Hjelmslev utilise le terme de *substance*. Le texte saisi par l'analyse n'est plus matière, il est *substance*. Et les constituants du texte, dès lors qu'ils ont été dégagés au cours d'une analyse sont ses *formes*. » (p. 159). Le chapitre V, intitulé *métasémiotiques*, développe en fait une typologie des objets sémiotiques tels qu'ils se constituent dans la procédure d'analyse, en particulier dans les relations entre l'objet à construire comme sémiotique et la sémiotique opérant la description, le premier étant destiné à devenir un plan de contenu pour la seconde. Ce sont les concepts de *métasémiotique, sémiotique dénotative, sémiotique connotative, métasémiologie, sémiologie* et leurs relations qui sont examinées, ici encore avec le recours à des interprétations extrinsèques s'appuyant sur des éléments graphiques (et symboliques) du *Résumé* pour suppléer à la brièveté du corpus hjelmslevien en la matière (quelques pages seulement dans le *Résumé* sur la typologie des objets

transcendental récusant tout privilège à la transcendance de l'objet ou du sujet : « Le transcendant n'est pas le transcendantal. À défaut de conscience, le champ transcendantal se définirait comme un pur plan d'immanence, puisqu'il échappe à toute transcendance du sujet comme de l'objet ». Ce parallèle pourrait d'ailleurs s'approfondir en fonction de la relation qu'établit Badir entre l'immanence et le *possible* dans l'épistémologie hjelmslevienne et le lien entre plan d'immanence et *virtualité* chez Deleuze : « L'événement s'actualise dans un état de choses et dans un état vécu qui font qu'il arrive. Le plan d'immanence lui-même s'actualise dans un Objet et un Sujet auxquels il s'attribue. Mais, si peu séparables soient-ils de leur actualisation, le plan d'immanence est lui-même virtuel, autant que les événements qui le peuplent sont des virtualités ».

sémiotiques)⁶. Les deux derniers chapitres abordent des concepts ou problèmes particuliers de la théorie sémiotique, l'*expression* (chapitre VI) et la question de l'*épilinguistique* (Chapitre VII). Il s'agit dans le premier de revenir sur un « impensé » de la théorie sémiotique, en tout cas un concept non défini dans *Le résumé*. L'auteur y livre sur plus de trente pages une ré-analyse approfondie de trois exemples célèbres d'analyses sémiotiques proposées par Hjelmslev : des feux de signalisation, du carillon de Big Ben et du cadran téléphonique. Le dernier ouvre un dialogue avec la linguistique contemporaine, en particulier d'inspiration culiolienne, et élabore en conclusion un concept d'*épisémiotique* (« mutation entre des dérivés d'analyses distinctes »), se démarquant ainsi du concept proche de *métasémiotique*.

Il convient sans doute de commencer par signaler, comme l'auront montré les extraits proposés ci-dessus, la densité et la technicité de la réflexion qui est menée dans l'ouvrage. Hjelmslev passe pour l'un des théoriciens du langage et de la linguistique les plus difficiles du XX^{ème} siècle, et le projet de déploiement théorique que s'est proposé Semir Badir impliquait de situer le travail au même niveau d'exigence. Ce pari est tenu, mais ce n'est pas là la seule valeur de l'ouvrage. À côté en effet du travail strictement théorique d'amendement définitionnel, de création de nouveaux concepts par le déroulement déductif dans des secteurs non encore explorés de la théorie, le livre contient également un « métatexte » d'accompagnement qui en facilite significativement la lecture. Un peu comme, immanence oblige, dans l'*Éthique* de Spinoza où l'ordre géométrique de la démonstration appelé par la méthode déductive alterne avec des scolies ouvrant un espace dialogique pour les reformulations et exemples, le texte de Badir alterne phases déductives et problématiques, dans un rythme qui traduit celui même du temps propre de la pensée se ressaisissant dans ces phases réflexives de reformulation/questionnement. C'est une aide précieuse pour le lecteur, qui saura gré à l'auteur d'avoir conservé cette organisation de la textualité « par problèmes », compensant ainsi le laconisme de Hjelmslev en la matière : si l'on est perdu, et chacun le sera à un moment ou à un autre de sa lecture, on ne le doit qu'à la difficulté de la matière présentée et non à la paresse explicative ou à la fascination complaisante de l'auteur pour sa complexité.

Pour une théorie quelconque, on peut concevoir au moins deux sortes d'extériorités : celle constituée par les données qu'elle se propose de décrire et celle que constituent d'autres théories elles-mêmes en charge de mettre en ordre le domaine d'objectivité qu'elles se donnent. Si la rencontre avec les données peut difficilement être évitée pour une théorie qui sans cela resterait un système philosophique spéculatif, celle d'autres montages théoriques demeure contingente, en particulier pour une théorie du langage comme celle de Hjelmslev qui se définit comme un « système déductif pur », et on a vu en effet que le projet de déploiement déductif qui est celui de Badir n'implique nullement de telles préoccupations (une recherche *en* théorie du langage et non *sur* la théorie du langage). En dépit cependant du projet annoncé, l'auteur s'autorise des « échappées » à la rencontre de cette seconde forme d'extériorité, hors de l'apriorisme déductif invoqué. Celles-ci prennent tantôt la forme de caractérisations « externes » de la théorie du langage dans les termes de la philosophie des sciences, tantôt celle de mises en relation avec d'autres théories, afin notamment « d'observer la propension de la théorie du langage à accueillir des concepts étrangers à son élaboration par Hjelmslev » (p. 311). S'agissant du premier point, outre le rapprochement éclairant évoqué *supra* de l'épistémologie sémiotique avec l'idéalisme transcendantal kantien, on mentionnera aussi une discussion avec l'épistémologie de Popper (pp. 66-72), qui conclut sans surprise que la question du langage constitue une « pierre d'achoppement pour l'épistémologie popperienne » (p. 72). Sur ces questions épistémologiques, on pourrait regretter que l'auteur reconduise sans plus de commentaires l'opposition entre approches nomothétiques et idiographiques que Hjelmslev fait sienne dans les *Prolégomènes*, alors même que les promoteurs de cette distinction en soulignaient déjà à la fin du XIX^{ème} siècle le caractère tout

⁶ L'ouverture du chapitre (p. 185) propose par ailleurs une synthèse d'étape bienvenue. On pourrait d'ailleurs suggérer au lecteur de lire cette page 185 immédiatement après l'introduction et avant de rentrer dans le vif du sujet.

relatif, identifiant plutôt des *moments* singularisants et généralisants dans *toutes* les sciences⁷, et que tout un pan de l'épistémologie et de la philosophie des sciences a explicitement problématisé à la fin du XIXème siècle et au début du XXème : on pense en particulier aux prolongements du néo-kantisme chez Weber (par exemple sa théorie des *points de vue* qu'il faudrait contraster avec le perspectivisme saussurien) ou Cassirer, qu'il aurait pu être intéressant de confronter à l'épistémologie hjelmslevienne pour éviter l'opposition un tantinet tranchée du « poétique » et du « scientifique » telle que la reprend Hjelmslev : « La « tradition [humaniste] veut que les phénomènes humains, contrairement aux phénomènes de la nature, soient singuliers, individuels, et ne puissent donc être ni soumis comme ceux de la nature à des méthodes exactes, ni être généralisables. Une tout autre méthode devrait donc s'appliquer au domaine des disciplines humaines ; on ne pourrait que décrire, s'approchant ainsi de la poésie plus que de la science. » (Prolégomènes, 15-16, cité p. 51). Mais on ne saurait reprocher à l'auteur l'absence de développements qui ne faisaient pas partie de l'agenda. Au titre des affinités ou rencontres possibles avec d'autres théories du langage ou du sens, il faut mentionner, outre la confrontation avec la théorie culiolienne⁸ autour de la notion d'épilinguistique, des discussions avec la sémantique interprétative de F. Rastier (chap. V, pp. 214-220), et notamment une caractérisation de la distinction des classes de définition (taxèmes, domaines, dimensions) en fonction du type d'analyse (paradigmatique vs syntagmatique) du plan du contenu. Badir propose en particulier de considérer que « les sèmes grammaticaux relèvent des dimensions et, réciproquement les dimensions sont entièrement dédiées à l'analyse des sèmes grammaticaux. » (p. 217). On mentionnera également l'*excursus* : *analyse sémiotique et analyse phénoménologique* de la fin du chapitre VI, dans lequel la proposition de distinction entre niveaux empirique/phénoménal, conceptuel et transcendantal évoquera pour le sémanticien les réflexions sur le niveau noémique de la sémantique tel qu'il a été problématisé par des auteurs comme K. Heger ou B. Pottier. À reprendre d'ailleurs l'opposition établie dans cette partie entre « méthode sémiotique » et « méthode phénoménologique » (p. 309), on se demande si la sémantique ne relève pas pleinement de la seconde plutôt que d'un secteur de la première.

La question centrale de la rencontre avec la première extériorité évoquée *supra*, celle des données, est une thématique lancinante de l'ouvrage, que l'auteur aborde frontalement dès le premier chapitre : « Comment concilier des données avec une déduction ? » (p. 26) et qui reviendra hanter les discussions à intervalles réguliers (« Où se cache le donné ? » (p. 208), « L'analyse formelle est dirait-on "embarrassée" quand elle conduit à la description d'exemples particuliers » (p. 300)). Dans la théorie du langage de Hjelmslev, on l'a vu, c'est le principe d'immanence qui joue le rôle d'opérateur permettant de dépasser la contradiction entre empirisme et idéalisme, garantissant la rencontre avec les données : « (...) la validité de ce passage du factuel au possible et au général est garantie par l'immanence : c'est en raison de l'immanence que le possible et le général ne sauraient « dépasser », à la manière du transcendant, les faits analysés, mais seulement les démultiplier » (p. 64). Les explications proposées par Sémir Badir en

⁷ Ainsi par exemple Windelband dans son discours du rectorat (1894) : « Il faut toutefois avoir présent à l'esprit que ce contraste méthodologique sert à classer seulement le traitement du savoir, et non pas son contenu. Il demeure – ce qui arrive effectivement – que les mêmes choses peuvent faire l'objet à la fois d'une recherche nomothétique et d'une recherche idiographique. Cela est lié au fait que dans un certain sens, le contraste entre l'immuable et le singulier est relatif. Ce qui pendant un long espace de temps ne subit pas de modification immédiatement perceptible, et qui par conséquent peut faire l'objet d'un traitement nomothétique portant sur ses formes invariables, peut en revanche, vu avec plus de recul, n'apparaître valable que pour une période de temps limitée, c'est-à-dire peut se révéler comme quelque chose de singulier. C'est ainsi qu'une langue, dans ses utilisations particulières, obéit à des règles formelles qui, malgré tous les changements dans l'expression, demeurent les mêmes ; mais par ailleurs cette même langue particulière, avec tout son système particulier de règles formelles, n'est jamais qu'un phénomène singulier, passager, dans l'histoire des langues humaines. On peut dire la même chose de la physiologie du corps et même, dans un certain sens, de l'astronomie. Ainsi le principe historique s'introduit sur le terrain des sciences de la Nature » (Windelband [1894], discours de rectorat de Strasbourg).

⁸ Ainsi d'ailleurs qu'avec la métapsychologie freudienne (cf. p. 325-326).

ayant recours aux concepts de la philosophie des sciences sont éclairants et épistémologiquement convaincants, même si l'immanentisme, théoriquement justifié, demeure problématique à chaque fois que la théorie doit décrire (donc *construire*) un objet particulier. Ainsi par exemple de la belle analyse proposée par Sémir Badir d'une mésaventure arrivée à Claudine Normand lors d'un cours donné à l'université de Nanterre (pp. 168-184), que l'on a du mal à boucler sur ce qui la précède : l'analyse intervient à la fin du chapitre IV (*Texte*) et vient illustrer les concepts discutés précédemment, et en particulier la « puissance constitutive de l'analyse » (p. 159) pour laquelle il s'agit non de conférer à l'analyse la finalité de décrire l'en soi d'un objet déjà-là, mais de constituer l'objet pour le faire exister comme connaissable. Cette analyse intervient après une présentation d'un texte extrêmement technique de Hjelsmlev, *La procédure glossématique*, et est présentée comme destinée à éclairer la « constitution du texte en un plan d'expression et un plan de contenu » (p. 168). Or plus l'analyse avance et plus les concepts hjelsmleviens préalablement développés s'effacent au profit d'une approche de style phénoménologique / herméneutique pour laquelle il s'agit surtout nous semble-t-il d'établir les dimensions de l'adresse et de la réponse comme conditions transcendantales du texte. Ce qu'écrit l'auteur dans ces pages est précieux s'agissant des conditions (que d'autres qualifieraient sans doute d'*énonciatives* ou de *dialogiques*) d'établissement d'un texte, mais la conciliation d'un tel style épistémologique avec le constructivisme sémiotique invoqué est difficile. On pourrait certes ne voir dans cette tension entre formalisme déductif et dialogisme herméneutique qu'une conséquence de l'incomplétude foncière de toute théorie dès lors qu'elle suppose le choix d'un point de vue qui la fonde (d'autres approches proposent par exemple de surmonter cette incomplétude en élaborant le concept d'interdisciplinarité⁹), mais le problème est ici que l'immanentisme défendu s'accommode mal d'une épistémologie de type compréhensif qui problématiserait la constitution de l'objectivité en termes d'articulation de points de vue, d'interdisciplinarité « focalisée », autrement dit d'une épistémologie qui s'empare de ce que l'on pourrait appeler le problème de la « pluralité des fondements », que l'immanentisme sémiotique assigne à la catégorie des approches « transcendantales ». On rencontre une variante de cette difficulté lorsqu'il s'agit d'établir une relation entre dispositifs théoriques différents. Ainsi par exemple au chapitre V du dialogue entre l'analyse des sémiotiques connotatives dans la théorie du langage et la sémantique interprétative de F. Rastier. En dépit des avancées concernant les approfondissements de la notion de *dimension*, ce sont les conditions mêmes de la rencontre interthéorique qui peuvent faire problème : le lecteur pourra être surpris notamment qu'un épistémologue par ailleurs aussi rigoureux que Sémir Badir motive cette rencontre par le fait que la sémantique interprétative est « *grosso modo* compatible avec la théorie du langage hjelsmlevienne. » (p. 214) sa compatibilité théorique se marquant en particulier par les postulats suivants : « 1) la sémantique interprétative admet la nature sémiotique des textes ; 2) elle observe dans ses analyses le principe d'empirisme ; 3) elle conduit l'analyse sémantique selon un principe de hiérarchisation » (p. 214). Or il nous semble que ce n'est en effet que *grosso modo* (c'est-à-dire, par exemple, *historiquement*) que la nature sémiotique des textes reconnue par la sémantique interprétative peut se comparer à celle de la théorie du langage de Hjelsmlev ou bien que le « principe de hiérarchisation » (c'est plutôt une *bétéarchie* de composantes qui est à l'œuvre dans la sémantique interprétative) peut être mis en relation avec une *hiérarchie* au sens très précis que prend le terme dans la glossématique. Bien qu'en partie inspirée par la théorie de Hjelsmlev, la sémantique interprétative se caractérise au contraire par le refus d'une épistémologie formaliste et déductive, ce choix ayant permis en retour d'intégrer des concepts et des modes de problématisation provenant entre autres de la rhétorique, de l'herméneutique, de la psychologie de la forme. On devine alors les médiations qui seraient nécessaires pour, en toute rigueur, assurer l'accessibilité de concepts sémantiques comme ceux de *topoi* ou de *molécule sémique* à la théorie du langage défendue. Du reste, on se demande si des unités comme les molécules sémiques (définies comme des « groupements stables de sèmes ») qui

⁹ Un tenant d'une approche immanente récusera bien entendu l'idée même d'une telle incomplétude au motif qu'elle présuppose une extériorité constituée pré-analytiquement que l'analyse pourrait ne décrire que partiellement.

peuvent agréger des composants relevant de niveaux variés de l'analyse (sèmes du niveau morpho-lexical, relations actanciennes du niveau de l'énoncé, acteurs du niveau textuel) et connaître des emports de manifestation variant du lexème au paragraphe, bref des unités qui paraissent déjouer radicalement les exigences d'une analyse hiérarchisée et stratifiée, n'illustrent pas toute la différence d'approche entre la théorie du langage sémiotique et la sémantique interprétative¹⁰. Au-delà de ce cas particulier, c'est bien entendu la question de l'interthéoricité qui se trouve posée : *où* est-ce qu'une théorie constituée d'un « système déductif pur » en rencontre d'autres relevant de modèles épistémologiques différents ? L'objet de connaissance est construit rigoureusement dans la procédure de description, mais comment s'assurer alors de l'éventuelle coïncidence du construit avec celui d'autres systèmes sans faire l'hypothèse réaliste (l'auteur déplore quelque part dans l'ouvrage les « méfaits de réels ») d'un même objet qui pourrait être accédé par des voies théoriques différentes, c'est-à-dire sans que soit momentanément suspendu le principe d'immanence ? On voit que l'« utopie » de la théorie du langage se fait au prix d'une insularité théorique, la rencontre avec des conceptions relevant d'autres fondements gnoséologiques ayant du mal à trouver son lieu. On ne saurait pour autant reprocher à l'auteur ces suspensions fugitives de la rigueur immanentiste : tout d'abord parce qu'elles sont l'occasion d'observations fécondes sur d'autres plans (l'analyse finale du chapitre V l'illustre exemplairement) ; ensuite parce qu'elles permettent de dissiper toute prétention à un savoir absolu que l'on est parfois tenté de prêter aux théories déductives et axiomatiques. Il suffira donc, pour mieux comprendre ces alternances entre points de vue interne (immanent) et externe (transcendant) parfois aboutés sans que cette variation des points de vue ne parviennent à une intégration, de savoir que Sémir Badir est tout à la fois un théoricien implacable et un herméneute pénétrant, et que l'expression plénière de cette seconde qualité nécessite une mise entre parenthèses de la première. Au reste, ces contrepoints phénoménologiques n'ôtent rien à la rigueur de la méthode quand elle est mise en œuvre, et, à ce titre, les approfondissements des trois analyses du chapitre VI illustrent avec toute la précision nécessaire la méthodologie de (et les difficultés rencontrées par) la théorie du langage pour constituer son objet comme texte¹¹ – analyses que pourra d'ailleurs lire en priorité celui qui préfère évaluer le savoir produit par une théorie sur des exemples concrets d'analyse plutôt qu'à partir de la revendication des fondements épistémologiques. Il faut d'ailleurs remarquer que le travail de Badir sur ce point tranche avec le phénoménologisme ambiant de tout un pan de la sémiotique contemporaine, qui, dans le prolongement de Greimas, a favorisé à partir des années 80 une association des modes de problématisation phénoménologique et sémiotique, ce qui a eu pour effet une prise de distance à l'égard des principes de la théorie du langage. Pour ces raisons, l'ampleur et la rigueur de la réflexion ainsi que le souci explicatif et illustratif permanent qui l'accompagne, l'ouvrage de Sémir Badir impressionne, et s'impose comme un ouvrage désormais incontournable pour la communauté hjelmslevienne, les chercheurs travaillant dans le domaine des sémiotiques structurales et, au-delà, pour tous ceux, philosophes, mathématiciens, épistémologues, intéressés par les méthodes et résultats de ce constructivisme radical qu'est l'immanentisme sémiotique.

¹⁰ De ce point de vue, cette dernière relèverait davantage de ce que l'auteur qualifie de « méthode phénoménologique » (p. 309).

¹¹ Et est d'ailleurs à recommander à ce titre comme matériel pédagogique précieux pour ceux qui souhaitent enseigner la théorie.